

## Préface

du général Patrick Touron,  
directeur de l'IRCGN

L'Institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale reçoit chaque année, dans ses locaux de Pontoise, plusieurs milliers de visiteurs : magistrats, enquêteurs et journalistes.

Lors du passage de Jean-Christophe Portes, écrivain, il lui est apparu naturel de transcrire en un ouvrage cette visite et ces entretiens avec les experts, afin de partager son expérience.

Il s'agissait de permettre à tous les lecteurs, selon son point de vue, et à tous les justiciables, selon le mien, d'explicitier et de décrire le travail de ces experts de l'IRCGN, très scientifique et très méthodique, mais bien loin de la vision que peut en avoir un spectateur de série télévisuelle, où les experts sont polyvalents et les machines particulièrement bavardes.

Vous pourrez constater combien chacun se sent investi dans la lutte contre la criminalité. Pour des

raisons évidentes de confidentialité, les techniques sont simplifiées ou édulcorées afin d'en préserver l'usage contre le crime.

L'auteur s'est placé, pour vous, lecteur, au-dessus de l'épaule de l'expert, et c'est donc avec votre regard, interrogatif et surpris, que vous allez découvrir le travail quotidien et méconnu des experts de l'IRCGN. Les dossiers sont souvent terribles et pourraient être choquants pour un lecteur non averti.

La gendarmerie met à disposition de tous ses personnels, pour les accompagner face à cette violence, des psychologues. L'auteur a donc pris le parti de ne pas choquer et de suggérer plutôt que de décrire. Tous les dossiers présentés sont des cas réels, jugés, rendus anonymes et délocalisés afin de ne pas risquer d'infliger des traumatismes supplémentaires à des proches de victimes qui penseraient s'y reconnaître, et dans le respect de la loi au travers l'article 11 du code de procédure pénale qui interdit la divulgation d'une information liée à une enquête en cours.

Ces dossiers sont révélateurs du côté sombre d'une réalité humaine que l'on soupçonne, mais à laquelle tout un chacun n'a fort heureusement pas accès.

Outre l'aspect scientifique et minutieux du travail des experts, cet ouvrage permet d'appréhender cette réalité de comportements humains vis-à-vis desquels il importe de ne pas se voiler la face, sans pour autant être fasciné ou apeuré. Au cours de la lecture, vous constaterez que les experts restent toujours très prudents et précautionneux dans leurs propos.

L'IRCGN est un site unique en France, qui regroupe toutes les sciences utiles à la recherche de la vérité pénale. Vous allez donc lire et découvrir comment ses experts

contribuent, expertise après expertise, à la manifestation de cette vérité.

Pontoise le 31 juillet 2018,  
Général Patrick Touron  
Directeur de l'IRCGN  
« La vérité a ses sciences »



## Un voyage à Pontoise

À Pontoise, trente kilomètres au nord-ouest de Paris, se dresse un ensemble de bâtiments ultra-modernes, dont on ne devine pas grand-chose depuis le boulevard.

Pour en savoir un peu plus, il faut passer le poste de garde, présenter ses papiers d'identité à des gendarmes de faction puis franchir une grille blanche. Il y a un immeuble bas sur la droite, et à gauche, des parkings où je me gare. Après une deuxième grille, on entre par un portique sécurisé à l'IRCGN : l'Institut de recherches criminelles de la gendarmerie nationale. Plus de 260 experts de haut vol sont regroupés ici. Ils habitent un peu plus loin dans leurs casernes, disponibles 24 heures sur 24, confrontés sans cesse au crime, aux accidents, aux violences de tout ordre, aux explosions, agressions, assassinats, morsures et trafics de toutes sortes.

Ce sont les experts de la gendarmerie.

Des lieux comme celui-ci, il n'en existe pas beaucoup à travers le monde. Il y a le FBI à Quantico, bien sûr, les Allemands du BKA, le NFI des Hollandais, on

compte sur les doigts de la main les structures de cette importance<sup>1</sup>. Les femmes et les hommes qui travaillent ici sont à la fois scientifiques et gendarmes (peu de civils parmi eux), au service de la justice et des enquêteurs de terrain – à la fois militaires, geeks, thésards, doctorants, des grosses têtes, médecins, dentistes, chimistes, informaticiens, ingénieurs, hyper spécialistes de toutes sortes de choses très complexes, de l’hématologie à la biochimie, en passant par la balistique, la médecine légale ou l’anthropologie, je ne les citerai pas toutes. En rencontrant Patrick Touron, alors patron de l’IRCGN, je réalise à quel point on connaît mal ces experts<sup>2</sup>. Les vrais.

Chez eux, il n’y a pas de vedettes, ce qui est la norme chez les gendarmes. Pourtant, tout le monde a entendu parler des affaires sur lesquelles ils travaillent dans l’ombre. Lors d’une première visite, je passe devant une grande bâche, dans le garage des experts automobile. Derrière se trouve le véhicule de Jonathann Daval, alors mis en examen pour le meurtre de sa femme, Alexia. Les experts l’ont analysé pour essayer de savoir s’il avait roulé ou non la nuit du crime. Plus loin, j’apprends que d’autres gendarmes ont travaillé sur l’affaire Nordahl Lelandais, dans plusieurs domaines, mais je n’aurai aucun détail.

Quand on aborde des sujets de cet ordre, les visages se verrouillent toujours de la même façon et les gens détournent le regard. Les gendarmes n’aiment guère se livrer aux confidences. Ils préfèrent celles de leurs *clients*, suspects ou mis en cause (en l’occurrence ici, les confidences que livrent les traces qu’ils décortiquent).

---

1. Respectivement : *Federal Bureau of Investigations*, *Bundeskriminalamt*, *Netherlands Forensic Institute*.

2. Devenu général depuis, il dirige aujourd’hui l’Institut criminel de la gendarmerie, dont l’IRCGN est une des composantes. L’autre partie est composée d’enquêteurs de haut vol spécialisés dans les grandes affaires criminelles.

Mais pendant deux mois, ils ont accepté d'ouvrir leurs portes. Grâce à une autorisation exceptionnelle, j'ai pu entreprendre ce qui n'avait jamais été fait jusqu'à présent : interroger ces femmes et ces hommes, essayer de connaître leur quotidien, leurs doutes, et les obstacles qu'ils surmontent.

Pendant deux mois, j'ai passé ces portes habituellement fermées au public, je suis venu à leur rencontre et j'ai interverti les rôles, assommant de questions mes interlocuteurs, eux qui d'ordinaire ne parlent qu'aux assises, pour livrer leur travail au public. Ce printemps-là, il faisait un soleil éclatant. La plupart du temps je me garais puis je longeais les grands couloirs propres de l'IR-CGN, mais c'était comme une plongée dans la noirceur, le sang, les meurtres, l'infinie diversité de la violence et du mensonge, de la bêtise, de la misère, des passions mauvaises, celles qui font basculer les hommes dans un autre monde, dans la délinquance et le crime.

Ils sont nombreux, les gendarmes à m'avoir confié : « On croyait avoir touché le fond, vu le pire. Eh bien non, c'est étonnant, mais on voit *toujours pire*. » Mais ils ne sont ni désabusés ni cyniques, au contraire bienveillants et toujours passionnés, fiers de leur métier et de l'institution pour laquelle ils travaillent, et qu'ils représentent devant moi. Tous ne sont pas en contact avec la mort ou la violence, mais ceux qui le sont tentent de se préserver, de ne pas traiter le dossier, l'autopsie de trop. L'âme peut être touchée, rien ici n'est anodin.

Ils n'ont pas tout dit des cas sur lesquels ils travaillent – ce n'était pas le but. Les noms des experts ont été modifiés pour préserver leur discrétion ; sachez simplement que tout ce qui est raconté ici est exact.

L'une de mes interrogations était de savoir si ces femmes et ces hommes ressemblaient à leurs *alter ego* des séries télévisées. J'ai trouvé quelques vagues ressemblances, mais surtout des différences. D'abord, comme je l'ai dit plus haut, beaucoup d'entre eux *ne vont pas sur le terrain*, sauf dans certains cas précis.

Ici, je dois ouvrir une parenthèse. L'une des missions des femmes et des hommes de l'IRCGN est en effet de participer à l'identification des victimes de catastrophes : crashes aériens, attentats, gros accidents routiers. Beaucoup d'entre eux sont volontaires pour ce genre d'interventions sur le terrain, vous le découvrirez dans ce livre.

Parenthèse refermée. Hormis cela, la plupart des experts travaillent plus souvent dans leurs laboratoires que sur les scènes d'investigation. Ce qui, bien sûr, ne les coupe pas de la réalité : tous sont en contact régulier avec les enquêteurs ou les experts de terrain, les TIC (techniciens en investigation criminelle, chargés des prélèvements sur les différentes scènes). Mais chacun d'entre eux a tenu à me le préciser : ils ne sont pas des enquêteurs, des Sherlock Holmes en uniforme, flairant, le nez au vent, l'indice qui va se transformer en preuve accablante au terme d'une profonde réflexion, la pipe au bec. Ici, personne n'a de certitude ni même d'hypothèse : ce serait trop dangereux. Ces enquêteurs scientifiques, parfaitement organisés, examinent toutes les pistes une à une, les valident ou les abandonnent avant de continuer le plus loin possible, vers une éventuelle vérité scientifique.

Ce qui leur fait adopter un langage bien particulier, prudent et précis. Personne ici ne vous dira : « On a trouvé l'ADN de monsieur Untel sur la scène de crime. Ça y est, on tient ce salopard... »

On vous dira plutôt (au terme de vérifications fastidieuses) : « L'ADN de monsieur Untel ayant été trouvé sur un endroit de la scène de crime, il a possiblement été présent sur place. On ne peut toutefois écarter l'hypothèse que son ADN ait été apporté par transfert d'une tierce personne. En conclusion, il est plausible que monsieur Untel ait été présent sur la scène de crime, mais on ne peut pas l'affirmer avec certitude. »

Aïe... Ce n'est pas vraiment une réplique culte pour un thriller.

C'est peut-être ce qui rend si complexe la compréhension de ce qu'est vraiment leur métier. À force de voir de faux experts, de faux profileurs bardés d'intuitions et de certitudes, on finit par oublier ce qu'est vraiment la *forensique*, c'est-à-dire les sciences au service de l'investigation et de la justice. C'est un travail lent et obstiné, méthodique, chiffré, un travail sur le détail, sur la trace que personne n'avait vue, un travail qui connaît souvent l'échec ; travail de fourmi, étonnant à force de ruse et d'obstination.

Mais c'est le travail de femmes et d'hommes en uniforme ou combinaison bleue, anonymes et méthodiques, sceptiques et curieux, ultra-pointus dans leur domaine. Plus d'une fois, j'ai dû leur faire répéter certains termes qui m'échappaient – un *spectromètre infrarouge* n'avait pas beaucoup de sens pour moi. Mais quand on sait que cette grosse machine très coûteuse sert à retrouver une peinture de voiture, puis son immatriculation, puis son propriétaire qui a pris la fuite après avoir tué un enfant sur la route, c'est beaucoup plus parlant.

J'ai eu des doutes. Comment expliquer le cassage du chiffrement d'une fausse application dans un Smartphone ? En deux mots comme ça, ça n'a l'air

de rien, alors que cette opération est d'une complexité ahurissante et prend des jours. Mais cette histoire-là par exemple, ce cassage de code, va transformer un vague suspect de meurtre d'enfant en suspect numéro un, parce qu'on a la preuve irréfutable, grâce aux experts informatiques, qu'il a voulu dissimuler des images de pédopornographie dans son téléphone.

Les femmes et les hommes qui travaillent ici ne jugent personne. Ils n'ont ni préjugés ni certitudes. Ils opèrent pour leurs collègues de terrain, la police ou les magistrats, une armée de gendarmes scientifiques. Surtout, ils travaillent pour l'ensemble des citoyens, nous, les justiciables, et c'est sans doute à la fois leur fierté et leur motivation. Beaucoup d'entre eux pourraient avoir une vie plus confortable dans le privé, des salaires multipliés par deux, trois ou quatre, avec bien moins de contraintes. Les laboratoires privés et les sociétés d'informatique ne manquent pas. Mais ils n'y tiennent pas – au contraire, les volontaires se bousculent au portillon. Ils aiment leur étrange métier, complexe, difficile, parfois redoutable pour les délinquants ou criminels.

Ils ont accepté de partager une partie de leur quotidien, de le partager au plus grand nombre et je dois les en remercier.